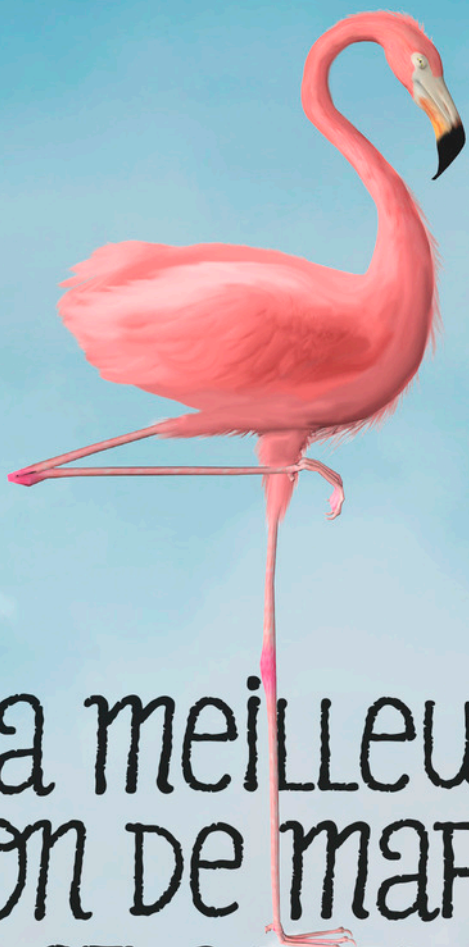


DIANE DUCRET



La meilleure
façon de marcher
est celle du
flamant rose

roman

Flammarion

COMMENT S'AIMER SOI-MÊME QUAND LA VIE FAIT TOUT POUR L'EMPÊCHER ?

La loi de Murphy n'est rien comparée à la loi d'Enaid : tout ce qui est susceptible de mal tourner tournera plus mal encore qu'on aurait humainement pu le prévoir.

Après avoir été quittée à Gdansk par téléphone, Enaid se rend à l'évidence : les fées qui se sont penchées sur son berceau ont dû s'emmêler les pinceaux. Comment expliquer, sinon, la sensation qu'elle a depuis l'enfance qu'il lui a toujours manqué quelqu'un ? Il y a de quoi se poser des questions quand les parents adoptifs sont en fait les grands-parents, que la mère est danseuse de nuit, que le père change de religion comme de famille, que les bunkers de l'ETA servent d'école buissonnière. Et que l'accident d'un instant devient la fracture de toute une vie...

On peut se laisser choir ou faire le saut de l'ange. Être boiteux ou devenir un flamant rose. Sur ses jambes fragiles, tenir en équilibre avec grâce par le pouvoir de l'esprit, un humour décapant et le courage de rester soi.



Flammarion

La meilleure façon de marcher
est celle du flamant rose

DU MÊME AUTEUR

Femmes de dictateur, Perrin, 2011.

Femmes de dictateur 2, Perrin, 2012.

Les Derniers Jours des dictateurs, Perrin, 2012.

Corpus equi, Perrin, 2013.

La Chair interdite, Albin Michel, 2014.

L'homme idéal existe. Il est québécois, Albin Michel, 2015.

Lady Scarface, Perrin-Plon, 2016.

Les Indésirables, Flammarion, 2017.

Diane Ducret

La meilleure façon de marcher
est celle du flamant rose

roman

Flammarion

© Flammarion 2018
ISBN : 978-2-0814-2639-9

GDANSK

Il m'a toujours manqué quelqu'un, au plus profond de moi, jusqu'au jour où j'ai décidé de ne plus attendre personne.

Il a suffi d'un coup de fil, dans un taxi à Gdansk. Je viens d'arriver en Pologne pour donner une conférence sur les femmes, leurs droits, leurs espérances, leur histoire contrariée et leurs souffrances. Au téléphone, la voix d'un homme, le mien depuis quelques mois : « T'es une fille formidable. Je passe de très bons moments avec toi, on peut tout se dire, on parle beaucoup, on rit aussi. J'ai de la chance de te connaître... Mais je sais que t'attends plus. Je ne peux pas te donner tout ça... Tu comprends, avec le divorce... » J'écoute chaque phrase en position de garde, comme dans un match de boxe ; les mots s'enchaînent en crochet, pleuvent en uppercut. Cela fait cinq ans qu'il a divorcé tout de même. Je ne suis pas allée le cueillir à la sortie du tribunal, tel l'oiseau de proie guettant la naissance des bébés tortues sur la plage. J'ai attendu que le bébé tortue gagne l'océan, réapprenne à nager, en prenant le risque qu'une autre fonce dessus en piqué et me l'avale tout entier ! « Écoute, j'ai plus la force de recommencer tout ça. » On dirait qu'il revient de Verdun. Que

chaque femme qu'il a connue est une tranchée obscure où il a vu crouler ses camarades. « Je veux me sentir libre, j'ai plus envie de me prendre la tête. Je ne veux plus d'engagement. » Cela tombe bien, je ne comptais pas l'engager. Cela fait à peine trois mois nous deux, nous sommes encore en période d'essai.

Je fais tous les efforts du monde pour me montrer détachée, pour ne pas le faire fuir, avec ma dignité sous le bras. Comment ose-t-il ne pas m'aimer, le bougre, ne se rend-il pas compte de la chance qu'il a ? Parce qu'il faut être tout à fait honnête, ce n'est pas non plus le perdreau de l'année, mon gars. Les cheveux poivre et sel au-dessus de son nez busqué et de ses yeux ardoise lui donnent l'air d'un bel aigle de face, mais d'un vautour déplumé de dos parce qu'il commence à se dégarnir. Il est intermittent, une cigale qui chante l'été guère trop armée pour la bise d'hiver. Et la pension alimentaire de ses deux enfants finit de le ratiboiser. Il est pourtant doté d'une qualité rare : en tant qu'ancien gros, il n'a pas conscience de sa beauté et se trimbale des complexes qui lui donnent une manière désarmante de baisser les yeux en souriant comme un gamin quand on le complimente. Je l'aime parce qu'il n'est pas homme à juger une femme qui s'enfile un éclair long comme le bras après un hachis parmentier. « Je sais que je te déçois... Faut pas que tu m'en veuilles... J'ai quarante ans... »

Larmoyant, il répète son âge lentement, s'écoutant prononcer ces syllabes qu'il peine à associer. Il formule ce chiffre comme une sentence ou le diagnostic d'une maladie honteuse. Il a l'air sincère en disant cela, il pense être le premier. Et moi, naïve sans âge, je n'accepte pas le verdict, j'essaie de le persuader, de négocier. Je devrais savoir, à trente ans passés, que plus un homme utilise

d'adjectifs et de périphrases, moins il a de chances de changer d'avis. Le cerveau humain est formidable. Le mien fonctionne en surrégime, vingt-quatre heures sur vingt-quatre depuis le jour de ma naissance, et ne s'arrête qu'au rayon yaourts du supermarché ou quand je tombe amoureuse. Façon citron meringue, fraise des bois, ne pars pas on est bien ensemble, on a des choses à vivre, je vais te rendre heureux.

Vient ensuite la déferlante de lieux communs, à commencer par le : « C'est pas toi, c'est moi. » J'imagine Hitler disant aux Juifs de Varsovie : « C'est pas vous, c'est moi. » Ou l'ours sur la banquise en train de chiquer un phoque : « C'est pas toi, c'est moi. » Puis allons-y gaiement, il enchaîne par un : « C'est le timing qui n'est pas bon. » Et pourquoi pas les astres tant qu'on y est ! Enfin il dégoupille la grenade : « On s'est peut-être rencontrés trop tôt. » Trop tôt ? La Terre a plus de quatre milliards d'années, les hommes existent depuis environ deux cent mille ans, et celui-ci en a quarante. Moi j'en ai trente-trois et son trop tôt, je me demande si ce n'est pas plutôt un trop tard. « Puis avec les petits... J'ai l'impression que ça va trop vite pour eux. T'en as pas, tu ne peux pas comprendre. » Forcément, si tous les types en âge de procréer rechignent à m'en faire, je ne risque pas de comprendre un jour. C'est un syndrome généralisé chez toutes celles qui cherchent encore chaussure à leur pied. À ce stade, me concernant, une tong estivale m'ira très bien. Niveau attentes, je suis passée de l'escarpin de luxe à la sandale, voire à la tatane.

« Quarante zlotys. » Le chauffeur de taxi tapote sur le compteur rouge qui clignote comme l'alarme d'un réveil-matin en colère. Je n'ai pas les idées assez claires pour faire du calcul mental ; en bonne Française je suppose

que je me fais rouler. J'ouvre la portière, mets un pied chancelant à l'extérieur ; le trottoir du quartier nouveau colle sous mon talon. Il fait plus de trente degrés, nous sommes en mai, et si j'en crois ce qu'il vient de se passer, le temps d'un trajet de taxi, je me suis fait larguer. À Gdansk. Je me suis fait larguer à Gdansk, ville dont je n'arrive même pas à prononcer correctement le nom, et je ne sais si je dois rire ou pleurer.

Elle va de droite à gauche de son visage et relie ses deux oreilles comme un croissant de lune tourné vers son menton ; fournie comme une broussaille qui se dresse face au sécateur, la moustache de Lech Walesa, photographié le poing levé, m'accueille à peine entrée dans les studios de la Telewizja Polska. L'immense bâtiment, presque aussi grand que la ville, est un exemple de ce que le béton allié au communisme peuvent produire de plus triste, une modernité inouïe qui en une génération seulement a rouillé sur ses pieds.

La maquilleuse s'affaire sur mon visage. On me conduit jusqu'au plateau, à travers les fils et les projecteurs. L'antenne est annoncée, les caméras braquées sur moi. J'ai regardé un projecteur, je suis définitivement aveugle, mon image apparaît dans le retour caméra, et frappe ma rétine endolorie : je suis fardée comme la veste d'un général pour une parade militaire !

« Vous êtes écrivain, vous êtes née en même temps que le mouvement Solidarnosc, qu'est-ce que cela vous évoque ? » me demande la journaliste.

Hélas, à cet instant précis, pas grand-chose. Sourire, mettre des mots les uns à la suite des autres, peu importe

l'ordre, je suis française, on pensera que ce que je dis est profond.

Une tornade fait tourbillonner mes pensées, déplace les souvenirs, déracine mes certitudes, projette enfin mille questions qui peuvent se résumer en une seule : pourquoi ? J'ai la tête farcie de ses mots, je me les répète sans cesse. Pourquoi tu ne veux pas m'aimer, toi qui étais si charmant ? Pourquoi les hommes se mettent avec des femmes qu'ils n'aiment pas vraiment, et en désirent d'autres qu'ils rejettent par peur d'en tomber amoureux et, ô malheur, de s'engager ?

« Dans vos livres, vous écrivez sur les femmes. En tant que Française, quel conseil donneriez-vous aux Polonaises ? »

Fuyez. Courez droit devant vous et ne vous retournez pas. Prévoyez des vivres, regroupez-vous et prenez la route. Les caméras me somment de répondre, de dire quelque chose d'intelligent qui donnera de l'espoir à ces millions de femmes prises en étau entre leurs aspirations, celles légitimes et celles inavouables, dans un pays où la religion et l'État s'allient, comme souvent hélas, pour museler les premières et éteindre les secondes.

La journaliste me fixe, concernée. Dans son regard, je crois deviner ses petits et ses grands bagages, celui qu'elle n'a jamais oublié, le prince charmant qu'elle a niché au fond de son cœur, ses amies qui troquent leurs rêves pour la réalité maritale ; son envie surtout de ne plus avoir à compter le temps qui passe, à choisir entre sa carrière et son plaisir ; de ne plus craindre d'être jugée parce qu'elle a pris des chemins de traverse plutôt que d'avancer tout droit. C'est la raison de ma venue en réalité, la voix de la France, celle des droits de l'homme, celle qui loue ses femmes scientifiques et résistantes, qui mettent des turbans,

pensent, fument et prennent des amants. Mais cette voilà est éraillée dans ma bouche. Mes yeux s'humidifient, il est temps de conclure, le barrage va céder. Je risquerais alors de lâcher la vérité. J'ai peur, je me sens seule, je ne comprends rien. À la marche du monde, à l'absurdité du comportement humain, aux erreurs que l'on répète, à notre incapacité à aller vers ce qui nous fait du bien, aux gens qui s'aiment et qui se quittent. La modernité nous a fait du mal. Ces applications à disposition, cette profusion du choix, de la sélection virtuelle comme sur l'étal d'un boucher, ont tout gâché ! Les relations amoureuses sont plus compliquées à présent, le mot « aimer » est utilisé pour tout et n'importe quoi, les grands sentiments s'expriment dans de petites émoticônes, le sexe est devenu facile, les insécurités de tous ont pris le dessus, cela n'est plus si grave de décevoir quelqu'un, cesser de répondre ou disparaître est aujourd'hui une option qui n'est plus honteuse. Je me sens comme un feu follet qui se nourrit de ce qu'il trouve en chemin, destiné à s'éteindre après avoir brillé. Je suis la brindille en pleine forêt, tombée au sol, livrée aux pas du marcheur en godillots, une boule de flipper entre les mains d'un gosse, un mercredi, avec dans ses poches toute la monnaie de sa mère.

Une larme s'échappe de mon œil gauche, le traître ! Les autres s'engouffrent dans la brèche. En quelques instants, me voilà à la télévision polonaise, le maquillage en arc-en-ciel étalé sur mes joues. La journaliste, touchée par mon empathie, pleure aussi, c'est la fin du journal et d'une interview lunaire, comme la moustache de Lech Walesa.

Mon téléphone sonne, je bondis : c'est peut-être lui ! C'était seulement un coup de chaud, un vent de panique, il m'aime alors il a pris peur. Hélas, ce n'est rien qu'un

numéro masqué. Je renvoie l'appel dans les cordes et prends le chemin de mon hôtel. Sur la place Chopin, tourner à droite, passer la galerie marchande Chopin, puis tourner à droite après la pâtisserie Chopin, puis à gauche. Le soir tombe au-dessus des hauts toits qui coiffent les immeubles colorés, serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud l'hiver. Il fait sec, les Polonais sortent et forment des grappes sonores. Leurs longues silhouettes dansantes emplissent les rues comme dans un tableau de Munch. Ils se ressemblent tous, impossible de s'y retrouver. Les immeubles, cela va de soi.

Et si jamais je ne trouvais personne qui m'aime ? Pas qui me désire ou me séduise, mais qui m'aime vraiment pour ce que je suis ? Moi je ne veux pas juste me caser pour me caser, voyez ? Peut-être que je m'illusionne et que le temps me manquera bientôt. Pour l'instant, j'en suis aux crèmes premiers signes de l'âge, mais je sens que celles pour rides installées me font de l'œil. Les pattes-d'oie, la ride du lion, je le vois, ça commence à se creuser ici, et là, regardez. Ça va bientôt être un zoo.

« Quarante zlotys ! » me lance comme une évidence, les yeux écarquillés, la jeune vendeuse blonde au crâne à moitié rasé dans le magasin Souvenirs Chopin où je me suis réfugiée pour acheter une casquette, un chapeau, n'importe quoi qui soustrairait au regard des autres la piscine à débordement dans mes yeux. En prime, j'ai des maux d'estomac.

« Autre chose ? »

— Oui, vous auriez du charbon ? »

Elle me fixe avec mépris. Demander du charbon en Pologne, je n'ai rien trouvé de mieux ? C'est comme demander à un Esquimau qui se les pèle s'il n'a pas de la glace, à un Bédouin s'il a du sable sous sa tente. Je

mets ma main sur mon ventre et lui signifie que j'ai mal. « Bébé, *tak* ! » me dit-elle en me tendant un test de grossesse. Non, sans façon, je vais me contenter du chapeau.

Un feutre noir en laine épaisse, il ne reste que cela, un car de Japonais a pris toutes les casquettes Chopin, s'excuse-t-elle. Ils le font exprès ! J'aurais bien aimé une cagoule pour dissimuler mon chagrin ; j'essaie de lui mimer l'objet sans grand succès. Je fais semblant de faire du ski, toujours rien. Puis, en désespoir de cause, la met en joue d'une arme imaginaire. Elle se met à crier. Avant de me retrouver au commissariat Chopin, je paie mon dû et m'en vais, enfonçant le feutre sur ma tête honnie. En même temps, une grande blonde avec une cagoule noire dans Gdansk, cela aurait sans doute attiré l'attention.

De toute façon, sachant que celui qu'on aime est à 73 % fait d'eau, si ça se trouve je ne suis pas amoureuse, juste déshydratée. Je m'arrête machinalement derrière une personne faisant la queue ; c'est peut-être un bar ou une épicerie, un peu d'eau me ferait du bien. Au bout de longues minutes, la file n'a pas gagné le moindre centimètre. Je questionne une dame, devant moi :

« C'est la queue pour quoi s'il vous plaît ? »

— Aucune idée, j'ai vu des gens la faire, alors je me suis mise derrière. Demandez donc à celui qui est devant ! »

Je m'exécute et tapote l'épaule d'un monsieur d'un certain âge qui me renseigne : « Ah, je ne sais pas, j'ai vu des gens debout, j'ai pris ma place, un réflexe du temps du communisme. On ne sait jamais, des fois qu'il y ait une pénurie, c'est une bonne place. » Je remonte le courant et consulte celui, envié, qui trône en premier devant

la vitrine fermée du magasin de violons Chopin. Une pénurie de violons me semble peu menaçante, mais je ne comprends sans doute pas la richesse de l'âme slave. « Moi je me promenais, et me suis arrêté pour refaire mon lacet. Lorsque je me suis relevé, il y avait trois personnes qui attendaient derrière moi. Je n'ai pas osé me défiler ! Alors je suis resté. Pour une fois que je suis le premier quelque part. »

C'est une ville de fous. Sans doute les émanations des chantiers navals Lénine. La concentration de charbon doit être trop élevée, le cerveau manque d'oxygène. Je m'échappe.

Poc ! Aïe ! Sonnée par le fracas de nos crânes, fesses au sol, je me sens soudain la vulnérabilité à hauteur d'enfant et m'apitoie. Je voudrais que ma mère m'aide à me relever. Mais de mère, je n'en ai pas. J'y suis habituée, c'est depuis toujours, à peu près.

« Savez-vous ce que les gens humbles et ceux qui ont du chagrin ont en commun ? » me dit une voix d'homme, tandis que je ramasse mon feutre et rassemble le contenu de mon sac éparpillé sous le choc. « La tête trop basse pour marcher droit ! » s'amuse-t-il. Je suis tombée sur un comique, c'est bien ma veine.

« Excusez-moi, mais je n'ai pas envie de rire. Rien ne va comme il faut dans ma vie. Cela me tombe toujours sur le coin du nez.

— Je sais ce que tu ressens *maidelè*..., dit-il d'en haut, d'une voix soudain plus douce.

— Cela m'étonnerait ! J'en ai assez, on tient à moi, mais on ne cherche pas à me garder. On me trouve formidable, mais on ne se bat pas pour moi. On m'adore, mais on me quitte par téléphone. On m'efface et on finit même par me rentrer dedans... j'ai l'impression de ne

jamais être à ma place, alors que tous les autres trouvent la leur.

— Je comprends, *maïdelè*. »

Il m'agace ce vieux, comment pourrait-il comprendre ce sentiment de toujours être à côté ? À côté des autres, de la vie normale, de ceux qui se contentent de vivre, sans se poser de questions sur leur origine, sur leur destination ? L'impression de devoir chaque jour être en lutte contre le monde, la gravité, contre soi surtout, d'être tombé d'un nid avant de savoir voler, et de regarder chaque arbre, en se demandant si on est enfin rentré ?

« Lorsque je pense être le seul à souffrir, je lis un passage des Proverbes, et ma peine est soudain partagée par toute l'humanité. »

Malheur, un témoin de Jéhovah ! Je suis si esseulée que je pourrais adhérer à n'importe quel mouvement pourvu que l'on me promette d'être aimée. Je lève mon regard dans sa direction et découvre le long de ses joues une barbe à faire pâlir la moustache de Lech Walesa, flanquée de deux papillotes. Je suis rentrée dans un rabbin.

« Vous êtes la jeune femme de la télévision ? J'ai été très touché par votre sensibilité à notre histoire. »

Si je mens à un rabbin, est-ce que je vais en enfer ? Je ne sais pas trop comment cela marche. Dans le doute, mieux vaut tout avouer.

« Mes larmes avaient une autre raison, vous savez. C'est un homme qui les a causées. Un homme avec lequel j'entretenais des relations... amoureuses, intimes, charnelles, quoi ! » finis-je par lâcher avant de m'excuser ; c'est sûr, je vais rôtir comme un cochon de lait sur le brasier éternel de parler ainsi à un homme de Dieu.

« N'ayez pas honte. Le Talmud de Jérusalem affirme que Dieu réprimandera ceux qui n'ont pas joui des plaisirs de ce monde. Vous devez savourer la coupe de glace aux fruits, ou le poulet rôti au citron et au thym, mais faites-le en toute conscience, comme un connaisseur, en savourant chaque bouchée. De cette manière, c'est vous qui contrôlez le monde physique et non pas lui qui vous contrôle. »

Mais je ne suis dominée par aucune coupe de glace, il n'a rien compris ce saint homme !

« Surtout, pour manger un poulet, il faut être deux. Le poulet et soi. »

Il doit avoir un trauma crânien. J'ai cassé le rabbin.

« Merci pour ces conseils, je vais donc tâcher de rencontrer un poulet.

— Je veux dire qu'il ne faut pas envoyer le chat livrer la crème.

— Mais quelle crème ? Entre la glace et le poulet, je suis complètement perdue.

— C'est la beauté du Talmud de provoquer le questionnement, vous avez déjà appris quelque chose en ce cas. »

Il me donne faim, avec ses poulets et ses glaces.

« Depuis que je suis née, j'ai l'impression d'errer, qu'on ne veut pas de moi, et qu'il ne m'arrive que des catastrophes.

— Mon peuple aussi. Mais si on te traite comme un âne, au lieu de te plaindre, mets-toi une selle sur le dos. »

Complètement barré, ce rabbin. Quelques poils drus poussent sur son nez, non pas à l'intérieur, comme on pourrait s'y attendre à son âge, mais au-dessus des narines, sur le plateau normalement désert.

« Regarde l'immeuble derrière toi, que vois-tu ? »

Une tour, couleur béton sur fond de ciel couchant, une croix gammée peinte à la bombe rouge près de l'entrée, je n'ose regarder plus longtemps de peur de me fracturer la rétine tant c'est moche.

« Mais pourquoi ne l'enlevez-vous pas ? Une éponge, un peu d'huile de coude et l'insulte sera partie ! C'est dégradant, voyons, il faut se plaindre à la mairie !

— Parce que c'est elle qui devrait avoir honte d'être là, pas nous. Et je ne sais ce qui rendrait son auteur le plus fier, de la voir sur ce mur chaque jour, ou que nous nous donnions la peine de l'effacer. La peinture s'écaillera sur elle aussi, la pierre, elle, est intacte. Vous comprenez ?

— Pas vraiment. Pouvez-vous au moins me dire dans quel quartier nous sommes ?

— *Wrzeszcz.* »

Les voyelles, c'est en option ici. Je prends congé du rabbin pour regagner au plus vite l'hôtel Chopin avant la tombée de la nuit. J'ai honte de l'avouer, mais j'ai peur quand il fait noir et que je suis dehors.

« Avant cela, puis-je récupérer mon chapeau s'il vous plaît ? »

J'ai machinalement enfilé le sien aux larges bords rigides après l'avoir ramassé et parle de mes malheurs depuis tout à l'heure, avec, fiché sur la tête, le chapeau du rabbin.

J'arrive enfin à l'hôtel, en nage, avec à la main une bouteille de vodka Chopin. La moquette jaune moutarde colle sous mes pieds, le couvre-lit à motifs dorés semble tanguer, la photo de Jean-Paul II, en chasuble rouge, les mains jointes, me nargue. Son petit sourire m'est adressé. Si tu étais une bonne chrétienne, tout cela ne t'arriverait pas, ma fille ! Mais je n'ai rien fait, mon Père, ce n'est pas moi ! Moi je veux juste qu'on m'aime. Est-ce là trop demander ?

Je me suis toujours moquée de ces femmes qui passent leur temps à se plaindre de la lâcheté masculine. Eh bien, maintenant que je commence à guetter chaque matin l'apparition de mon premier cheveu blanc, j'ai sauté à pieds joints dans le cliché. Comme beaucoup de mes amies, j'ai fait tout ce que je pensais que l'on attendait de moi. Des études afin d'obtenir un métier, me construire une carrière qui fasse de moi une femme qui ne dépendrait pas d'un homme pour se sustenter. Surveiller mon poids. Apprendre à m'arranger, à maîtriser avec plus ou moins de réussite les codes de la féminité. Je traque les poils, les fourches, les capitons et les cuticules, tout en ayant appris à ne pas me réduire à cela. Je

lis, je pense, j'écris. Je n'attends pas tout d'un homme tout en lui laissant suffisamment de place dans ma vie pour s'ébattre à loisir. Je suis fidèle sans avoir besoin de me marier. J'aime plaire sans avoir besoin de faire l'unanimité. Bref, je travaille sur moi, j'essaie de m'améliorer. Et pourtant cela ne va pas. Cela ne semble pas assez. Et maintenant ? Elle est où, ma récompense ? Est-ce donc d'avoir rejoint l'armée de celles qui s'assument et qu'on appelle les « filles bien », si bien qu'elles sont seules ? Est-ce parce que j'ai évincé tous les machos qui pointaient le bout de leur nez que je suis punie en ne trouvant plus d'homme ? Je ne sais plus ce que je veux, je veux tout. Quelque part entre le féminisme et l'horloge biologique, j'ai perdu le nord. Les filles aptes à la vie amoureuse, au quotidien, aux doubles vasques, je les ai vues se rassembler en formation en V vers le mariage et les enfants. Moi, pendant ce temps, avec quelques autres gourdasses qui voulaient rêver d'autre chose, je lisais Malraux. Je les ai regardées d'en bas s'envoler, et je suis restée. Il commence à faire froid, et il n'y a plus rien à manger.

Ma colère se dissout dans la vodka Chopin, elle s'est gazéifiée... J'ai dans la bouche un goût amer. Comme un sentiment de solitude collé à mes semelles et dont l'odeur me suit à chaque pas.

Les trentenaires se sont casés, il ne reste de disponible que les postpubères et les préprostatiques, les hommes de vingt ans et ceux de plus de quarante. J'ai de la chance, plus ils vieillissent, plus je leur trouve de l'intérêt, j'ai le cœur archéologue. Sauf qu'à cet âge-là l'homme devrait se balader avec le sigle des convois de déchets radioactifs sur le dos de leur chemise en lin. On ne sait le manier. Un geste l'effraie, un rien lui rappelle son passé, celles qu'il a quittées, celles qui l'ont laissé. On ne peut l'appro-

cher sans qu'il vous dise : « Je ne veux plus de ceci, je n'ai plus envie de cela. » On doit s'adapter à la cartographie des blessures de cet être qui veut encore se sentir aimer, sans avoir à s'impliquer. Il met la femme à distance en même temps qu'il la souhaiterait plus près. Il dit ne plus vouloir qu'on lui prenne la tête, mais il se la prend très bien tout seul. Il est au milieu de sa vie, mais lorsque vous lui demandez où il veut aller, il ne sait pas, et préférerait rester là, ne plus bouger, car il se sent enfin à peu près stable. Il aimerait que la machine avance, sans avoir à pédaler, parce qu'il est fatigué. En voiture Simone, t'as qu'à conduire, j'vais faire un p'tit somme.

Moi, je place ma barque sur l'eau, je tends la main et j'attends que l'un d'eux vienne s'y poser, branchies en éventail. Je n'ai pas envie d'être la femme d'après. Après l'épouse, après la mère des enfants, après une grande passion. Je les écoute me raconter tout ce qu'ils ont donné pour elles, tout ce qu'elles lui ont pris, et je me demande : que reste-t-il pour moi ?

Quand je pense que je me suis déjà fait quitter à l'aéroport Montréal-Trudeau, d'un simple « Désolé, je ne suis pas prêt », en doudoune jusqu'aux yeux, par moins trente degrés, entourée de Québécois joviaux m'encourageant à ne pas « brailler pour un *cheum* ». Il a fallu que je vienne étouffer à Gdansk pour recommencer. Mais personne ne veut me quitter proprement, à l'ancienne, face à face, à une terrasse de café parisien, comme tout le monde ? La table serait minuscule, on serait serrés, le garçon de mauvais poil, cela nous mettrait dans l'ambiance. Il y aurait du vin décent, il la sortirait, sa phrase, et je lui jetterais, mon verre au nez, sa chemise serait toute tachée, comme la marque de l'opprobre. Le serveur arriverait et lui tendrait

l'addition, deux verres de vin, vingt euros, tiens, à ta santé, toccard !

Car ce n'est pas tout de se dégoter un célibataire qui ne craint pas de s'engager. Encore faut-il savoir reconnaître les hommes prêts émotionnellement. La tâche est malaisée, ils ne se baladent pas avec un minuteur au-dessus de leur tête, qui sonnerait lorsque le temps de cuisson serait achevé. Michael, 45 ans, séparé, un enfant, temps de cuisson restant : 8 mois et 2 jours ; Alexandre, 37 ans, divorcé, sans enfants, temps restant : 6 semaines pile. Je ne peux quand même pas me balader avec un thermomètre ! Entre ceux qui ne veulent pas être prêts mais sont disposés à se laisser faire, et ceux qui disent l'être mais ne le sont pas, c'est à vous passer l'envie de manger. Au final, c'est toujours froid et cela vous reste sur l'estomac.

J'en ai bien croisé, des types, bouquet de fleurs à la main, qui voulaient de moi, mais comme Dieu n'agrée pas le don de Caïn, je n'agréais pas leurs roses carmin. Je me demande bien pourquoi c'est toujours ceux qui ne me plaisent pas !

« Parce que tu ne t'aimes pas assez ! » Qui a parlé, Jean-Paul II ou moi ? Qu'elle est facile cette phrase ! Ce n'est pas supposé être le travail des autres, ça, de Jésus, de mes parents, d'un mari, de m'aimer ? Ce n'est pas facile de s'aimer, lorsque personne ne l'a fait. Mais en effet, dans cette chambre d'hôtel, toute seule, à trente-trois ans, il est peut-être temps de se l'avouer. Je ne mène pas la vie que je voudrais. J'ai comme un trou dans le cœur.

Le téléphone s'entête à sonner. *Léna*. Je me sens si seule que, pour la première fois depuis des années, je lui réponds. Un geste machinal sans penser aux conséquences, juste un mouvement du doigt sur un écran. « C'est moi »,

me dit un filet de voix. Évidemment que c'est elle. Comme si je ne le savais pas. Comme si je la connaissais, alors que je ne la connais pas. Je la vois pourtant chaque matin lorsque je me regarde, c'est ma mère. Ma mère biologique.

N° d'édition : L.01ELIN000480.N001
Dépôt légal : février 2018